

En montant la garde près du corps de Lénine

Nâzim Hikmet

Source: Nâzim Hikmet, *La vie est belle mon vieux*. Paris: Parangon, 2002, pp. 98-102.

Trente-sept degrés au-dessous de zéro. Vers le soir, avec Kérime, on est allé au hammam, dans une des rues derrière l'avenue Tverskoï. On s'y lave nu, mais comme on ne parvient pas, nous autres, à s'habituer à la nudité, on a tâché de se laver sans se regarder, en tenant nos cuvettes devant nous. On sort du hammam. Il est tard. Les réverbères sont allumés, les fenêtres des tramways sont couvertes de givre, les vitrines aussi. Des traîneaux vont et viennent. On cracherait que ça gèlerait dans l'air. Comme dit le dicton chez nous, « les renards vont ch... du cuivre ». Un froid terrible. Les passants ne marchent pas, ils courent, la plupart sont chaussés de bottes de feutre. Une femme devant nous glisse, elle tombe, on l'aide à se relever. Nous gelons dans nos capotes de soldat, avec nos bonnets pointus à la Boudionnyï, dont les oreillons se rabattent et se boutonnent dans le cou. Les bruits confus de la ville se font plus distincts dans ce froid. Je montre à Kérime une fille qui vient vers nous : « Regarde-la si elle est belle avec ses joues rouges... »

— Elles sont rouges de froid, me répond-il, et elle a le nez comme une betterave...

La ville vit une de ses nuits d'hiver, sans se douter du drame qui va éclater ; et non seulement Moscou, mais Paris, mais New York, et Istanbul et Singapour et Pékin, toutes les villes du monde entier l'ignorent encore. Toutes continuent à vivre leur vie, les unes en plein jour, les autres en sont encore à l'aube, et dans d'autres, c'est déjà la chaleur méridienne, toutes avec leurs soucis, leurs joies, leurs espoirs, leurs peines, leurs automobiles, leurs fiacres et leurs rickshaws et leurs usines et leurs magasins et leurs maisons de pierre ou de bois et tous ces gens qui vont au travail ou qui rentrent ou qui flânent ou qui sont assis dans des cafés ou qui s'embrassent dans les parcs ou qui remplissent les cinémas et ceux qui naissent et ceux qui meurent. Sauf quelques personnes sur terre, personne ne sait encore la nouvelle qui va ébranler le monde.

Nous deux, on est arrivé vers le cinéma le « Chat-Noir ». Quelque part soudain, les portes d'une cour, des portes de bois, hautes, immenses, se sont ouvertes. Était-ce près de nous ou devant nous ou là-bas en face, je n'en sais rien. Des camions, des hommes ont surgi de ces portes. Et j'ai entendu un cri. C'étaient sûrement plusieurs personnes qui avaient crié en même temps, mais moi, j'ai cru entendre un seul cri. Un seul être a crié, plus fort que la rue immense, illuminée, animée, plus fort que la nuit et que le froid : *Lénine est mort !*

Que se passa-t-il ensuite ? Les événements, je les ai vus par bribes, et pas chronologiquement, et tous en même temps. Ce que j'ai entendu aussi. On arrachait les journaux des mains de ceux qui avaient surgi des portes de bois. Un tramway s'est arrêté devant moi. Il s'est vidé en un instant. Tous les tramways se sont arrêtés. Tous vides. Je n'entends rien. Un vieil homme pleure, il ôte son colback, le presse contre son cœur. Il est chauve. Il pleure. Les traîneaux se sont arrêtés. Les traîneaux sont vides. Les cinémas se vident, la foule semble fuir un incendie. Et les restaurants et les maisons. Tout se vide dans la rue.

L'avenue Tverskoï s'est couverte de monde, on s'assemble, on se bouscule autour des vendeurs de journaux. Assis sur le marchepied d'un tramway, un watman pleure. La fille aux joues rouges que l'on a rencontrée tout à l'heure pleure. Kérime pleure, un journal à la main, mais moi je n'entends rien, tout ce que je vois semble se dérouler dans un immense aquarium. Quelqu'un est tombé. Un autre. Des gens se jettent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant, je les vois, mais je n'entends aucun son. Quelqu'un me tire par le bras. Je me retourne, une vieille femme toute ridée et toute petite, vêtue d'une pelisse, la tête enveloppée dans un châle. Elle me tire par le bras, elle me dit quelque chose, de sa bouche sans dents, je ne comprends pas. Je me penche vers elle. Elle me demande, de la voix d'une enfant de six ans, avec la peur d'une enfant de six ans : « *Lénine est mort ?* » Je fais oui de la tête. « *Il est mort...* » Je crois qu'elle va se signer, mais non, elle lâche mon bras : « *Quel malheur pour nous...* » Elle répète : « *Quel malheur...* » *Quel malheur ! Quel malheur !* La voix devient plus forte, s'enfle, s'enfle, grandit comme le génie des contes qui surgit du flacon magique, puis elle se perd soudain, et alors, moi, j'entends. Le jour de l'enterrement de mon grand-père, j'ai entendu sangloter dix, peut-être vingt personnes à la fois ; on peut imaginer cent personnes sangloter, au même instant, mais toute une ville qui sanglote d'une seule voix, ce bruit-là, on ne peut l'entendre plus que quelques minutes. Ou peut-être alors, on l'entend, mais l'instinct vous pousse à ne plus l'entendre pour sauver vos nerfs et votre raison, pour ne pas devenir fou, et ce n'est plus cette voix que l'on entend, mais des sanglots ici et là.

Quand on est rentrés, on nous a annoncé que les communistes allaient monter la garde. Nous n'avons pas pu, avec Si-Ya-Ou, rester dans notre chambre. À deux, nous ne suffisons pas à combler notre solitude. Nous allons au dortoir. Tous les étudiants sont assis sur leurs lits. Personne ne parle. L'un d'eux se met à se déshabiller. Nous le regardons. Sans haine, sans dégoût, mais avec étonnement. Nous le contemplons, comme s'il était en train d'accomplir une acrobatie très difficile. Il se couche. Il se couvre la tête de sa couverture. Nous autres, nous le regardons. Vers le matin, j'ai monté la garde, devant la porte de la rue, mais à l'intérieur. Fusil en main. Et je ne sais pas me servir d'un fusil.

On a transporté Lénine à la *Kolonne Zal*.¹

Des quatre coins du pays, les trains amènent les gens à Moscou, tous ceux qui veulent voir Lénine une dernière fois. Une des extrémités de ces files d'hommes et de femmes qui entrent par une des portes de la *Kolonne Zal*, passent devant Lénine et ressortent par une autre porte, se trouve en dehors de la ville.

Dans les rues, sur les places, nuit et jour, brûlent des feux gigantesques. Nuit et jour, les rangées d'hommes avancent vers la *Kolonne Zal*. Les ambulances transportent à l'hôpital les malades et ceux qui gèlent. La nuit du second jour, Pétroussian vient me trouver : « *Habille-toi vite, Ahmet.* » Nous grimpons sur un camion sans bâche, on s'y entasse à grand-peine. Nous passons parmi les masses d'hommes qui remplissent les rues, qui se chauffent près des brasiers, nous nous arrêtons devant une porte, derrière la *Kolonne Zal*. En entrant, Pétroussian me dit : « *Tu vas monter la garde devant Lénine, cinq minutes, pour représenter l'université.* » Au temps du tsarisme, la *Kolonne Zal* était le cercle des officiers, à présent je crois que c'est le Club des Syndicats. Je monte les escaliers. On joue quelque part la *Marche Funèbre*. J'entre dans une pièce. Du marbre, des dorures, du velours rouge. C'est plein de monde. Des ouvriers, des officiers de l'Armée Rouge, des paysans à barbe, sans barbe, des hommes, des femmes de tous les âges, de tous les milieux. On joue la *Marche Funèbre*. Dans la chambre voisine, sans doute, et plusieurs orchestres à la fois. Personne ne parle. Combien de temps ai-je attendu ? Quelqu'un s'approche, me chuchote : « *Viens.* » Il ouvre une porte, la *Marche Funèbre* me frappe en plein visage, comme une mer immense. Des lumières inimaginables. Des lustres de cristal aussi gigantesques, je n'en avais vu qu'au Kremlin. Et sous cette lumière, un flot humain s'écoule lentement. Nous avançons, l'autre me tient par le bras. C'est [Kroupskaïa](#) que je vois la première. Elle est debout devant les monceaux de fleurs, ses cheveux gris lisses séparés par une raie, une robe toute droite. Les bras à ses côtés. Ses yeux à fleur de tête tout grands ouverts sont fixés sur un point. Là où elle regarde, j'ai vu Lénine. Son front, son front jaune, incroyablement large : bombé comme l'univers. Lénine est étendu sur le dos, les mains croisées

1 Il s'agit de la Salle des Colonnes de la Maison des Syndicats de Moscou (ex-Cercle de la Noblesse)

sur la poitrine. J'ai vu sa décoration de l'ordre du Drapeau Rouge. Lénine est couché dans un cercueil découvert, garni de rouge, de fleurs. Des hommes montent la garde aux deux extrémités du cercueil, de chaque côté. Moi, je relève un garçon de l'Asie Centrale. Il me dit quelque chose, je ne réponds pas. Fusil en main, je demeure immobile au chevet de Lénine. Je vois Kroupskaïa, je vois le front de Lénine.

À droite, à gauche, le flot humain s'écoule sans cesse. La plupart ne pleurent plus, maintenant. Ceux qui arrivent à la hauteur de Lénine, qui passent devant lui, s'arrêtent soudain, tout comme s'ils marchaient les yeux bandés et qu'ils se soient heurtés à quelque obstacle. Puis, ils avancent sous l'invisible pression des autres, et jusqu'au moment où ils sortent du salon et bien qu'ils ne puissent plus rien voir, ils s'éloignent en regardant derrière eux. Je vois Kroupskaïa. Je vois le front de Lénine, ou plutôt sa tête. Des marins entrent par la gauche. Les marins de Cronstadt, me dis-je. Il est fort possible qu'ils ne soient pas de Cronstadt, mais c'est là ce que je pense. Ils n'ont pas de capote. Leur poitrine est nue. Il neige sans doute, car leurs épaules, leurs vareuses, sont blanches de neige, et les poils de leur poitrine sont trempés. Ce sont des jeunes gens grands et forts, très costauds. Ils avancent en rangs serrés. Un sergent, à la tête d'une section, s'arrête quand il arrive à la hauteur du cercueil, il crie : « *Ah ma mère !* » et s'écroule. Cela ne cause aucune confusion. Les marins relèvent leur sergent, défilent, leurs yeux pleins de larmes. J'ai eu, moi, l'impression que c'était la mer qu'ils quittaient, et pour toujours. Alors seulement je remarque que l'on relève, que l'on emmène tous ceux qui s'évanouissent. J'aperçois la tête de Lénine, ou plutôt son front immense. J'entends la *Marche Funèbre*. Le flot humain qui continue à s'écouler ne m'intéresse plus. Je regarde Lénine et j'ai envie de pleurer. Anouchka, est-ce que l'on peut pleurer quand on monte la garde ? Je m'en moque, j'ai envie de pleurer mais je ne peux pas pleurer.